

La vieille basilique est si remplie de foule, que l'on ne peut plus apercevoir les dalles de granit et les pierres tombales qui la pavent. C'est d'une mosaïque vivante de têtes rapprochées et contrastantes de couleurs, que les hauts faisceaux de colonnes ont l'air de partir pour s'élaner vers la voûte. Cependant les flots de cette multitude se fendent, reculent à droite et à gauche, et laissent un passage au prince de l'Eglise, qui officie et qui va célébrer la grande messe. Vêtu de sa chape de drap d'or, la mitre au front, sa croix à la main, il marche lentement et bénit les fidèles, qui s'inclinent à mesure qu'il avance. La croix d'argent de la paroisse, la croix de vermeil du chapitre, des acolytes, des thurifères, des chantres, des diacres, des prêtres, des vœux chanoines, tous portant des cierges allumés, le précèdent en chantant :

« Une vive lumière a brillé sur nous, parce que le Seigneur nous est né.

« Il est né le Seigneur, et il sera appelé l'Admirable, le Prince de paix, le Père du siècle à venir. Le règne du Seigneur n'aura pas de fin.

« Béni soit celui qui vient au nom de Dieu !

« Dieu nous est apparu !

« Cieux, chantez des cantiques de louanges ; terre, sois dans l'allégresse, parce que le Seigneur a eu pitié de son peuple et l'a consolé, parce qu'il a eu compassion de ses enfants affligés. »

Quand la procession a fait le tour de l'église, quand elle est rentrée dans le sanctuaire, alors commence la messe solennelle : tantôt ce sont les voix des chantres accompagnées d'instruments sonores ; tantôt les sons de l'orgue qui retentissent sous les voûtes ; puis, par moments, il y a des silences qui ont aussi leur majesté. Au-dessus de ces milliers de chrétiens qui prient agenouillés ensemble, on voit un nuage bleuâtre et léger qui flotte : c'est la fumée de l'encens ; on en a tant brûlé pendant la nuit, tant à la messe de l'aurore, que l'église en est toute parfumée !

Ce jour-là, si l'organiste comprend bien son devoir, il fera redire à l'orgue de vieux airs d'autrefois, de ces vieux Noël's que nos pères aimaient tant, et que nous avons entendus dans notre enfance.

Pour aider à la prière, rien de mieux que d'éveiller des souvenirs ; comment ne pas prier avec foi, quand on pense à sa mère et à ses premières années ?

Que les organistes n'aillent donc plus chercher leurs motifs dans des réminiscences d'opéra, mais bien dans ces vieux airs nationaux qui n'ont point passé par le sang des révolutions, mais que les pierres de nos églises aient depuis longtemps.

La fête ne se passe pas seulement devant les autels ; le foyer a aussi ses réjouissances de Noël. Ce jour-là, les familles s'assemblent, et les petits enfants dînent à table ; car c'est leur fête à eux.

J'ai peint la solennité de Noël dans une grande ville, sous les voûtes d'une cathédrale, et célébrée par un haut dignitaire de l'Eglise ; j'aurais pu prendre pour sujet de mon tableau Noël à la campagne, dans un village ou dans un château. Cette fête a partout une grande poésie.

Je me souviens d'une messe de minuit, dite en cachette, pendant les persécutions de 93. En ce temps-là, il n'y avait plus d'église pour célébrer les saints mystères ; une grange fut choisie par les habitants du hameau. Les femmes la décorèrent pendant la nuit précédente ; des draps de grosse toile bien blanche furent tendus tout à l'entour ; une table rustique, recouverte des linges les plus blancs, devait servir d'autel ; des branches de houx à petites baies rouges étaient placées comme bouquets de chaque côté du crucifix d'ébène ; deux chandelles de résine dans des flambeaux de fer ; c'était là toute la pompe de ces temps de persécution. Sans doute elle n'était pas dédaignée du Dieu qui lit dans les cœurs, du Dieu qui voulut naître dans une étable, et qui appela les pasteurs avant les rois auprès de son berceau.

L'heure qui rappelle la miraculeuse naissance était venue, chaque famille du village avait attendu minuit, rassemblée en face de son foyer, racontant d'anciennes histoires, et chantant à voix basse de vieux Noël's.

Isolément et sans faire aucun bruit, les fidèles se rendirent à la grange préparée pour la fête ; avec quelle piété ils tombaient à genoux devant cet autel si pauvre ! La foi des bergers qui entendent les Angos mêmes annoncer la naissance du Sauveur n'était pas plus vive que celle de ces paysans bretons, de ces hommes de bonne volonté qui adoraient aussi le fils de Marie dans une étable.

Se rassembler ainsi pour prier était alors un des plus grands crimes ; la mort s'ensuivait, et cette pensée ajoutait un ardeur nouvelle à leur piété. C'était celle des premiers chrétiens priant dans les catacombes ! Quand le prêtre parut à l'autel, des pleurs s'échappèrent de tous les yeux, lui même fut tellement ému qu'il répandit aussi des larmes qui n'étaient pas sans douceur ; confesseur de la foi, il avait été frappé, persécuté pour le Sauveur ; il n'y

avait que quelques jours qu'il s'était vu livré aux bourreaux et qu'il avait touché de près à la mort ; et voilà qu'il s'appuie maintenant sur l'autel du Dieu qui a réjoui sa jeunesse, et le voilà qui va célébrer un mystère de sainte joie ! . . .

Il y avait là des émotions autres que celles qu'avaient fait naître les pompes de la cathédrale ; mais Dieu étant sous le toit rustique de la grange comme sous la voûte dorée de la grande basilique, les cœurs étaient touchés, et les âmes élevées vers le ciel.

Quand Noël vient réjouir les villes et les villages, il y a aussi joie aux châteaux. La plupart des familles qui habitent les manoirs se plaisent à conserver les antiques usages ; aussi, après la collation, qui se prend en commun vers les sept heures du soir, la veillée se prolonge dans le salon, où, pour cette fois, on ne fait pas de musique profane ; si les jeunes personnes se mettent au piano, si l'une d'elles prend sa harpe, c'est pour s'accompagner et chanter quelques nocturnes sacrés, quelques cantiques du moyen âge retrouvés par Fétis. Ce soir-là, si on lit tout haut, autour de la table à ouvrage, c'est le *Génie du Christianisme*, que l'on reprend au chapitre des Fêtes.

Les gens ont porté à grande peine dans le large foyer et posé sur les forts chenets une grosse souche de chêne ou de hêtre avec ses bosses et ses creux, ses lierres et ses mousses. Cette bûche, appelée bûche de Noël, a été mise à part et gardée toute l'année pour la veillée sainte. Oh ! cette veillée peut se prolonger, le foyer ne se refroidira pas. Quand une fois le feu aura pris à cet énorme bloc, et quand on reviendra de la messe de minuit pour le réveillon, et quand on ira à la messe du point du jour, le feu durera encore.

Les voisins se sont joints à la famille et aux hôtes du château ; et quand la chapelle, bien parée des plus belles fleurs de la serre et bien éclairée de cierges, est ouverte, en peu d'instants elle est si remplie de fidèles, que ceux qui sont dans la tribune ne peuvent plus voir son pavé de marbre blanc et noir. Il a disparu sous la foule agenouillée. Riches, pauvres, fermiers, domestiques sont venus adorer le Dieu et le maître de tous.

Au moment le plus sacré de la messe, des voix bien pures s'élèvent, et chantent *Adeste fideles, lati triumphantes*. Les filles de la châtelaine, leurs jeunes amies, composent ce chœur, qui, par sa pureté et sa suave harmonie, rappelle celui des Anges chantant aux bergers :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté ! »

J'ai essayé de peindre les pompes d'une messe de Noël dans une magnifique cathédrale ; j'ai rappelé une messe dans un hameau, au temps de la persécution de 93. Maintenant je laisse aller mes souvenirs à un jour de Noël dans l'émigration.

C'était dans le nord de l'Angleterre, près la petite ville de *Clithero*, au pied de *Pendel-Hill*, une des plus hautes montagnes des trois royaumes. Là, dans un joli château, à *Standen-Hall*, vivait un fervent catholique, homme tout à fait selon le cœur de Dieu, lord Southwell.

Sous Henri VIII, et sous Elizabeth, ses pères avaient été persécutés pour la foi, et quand les persécutions contre cette même foi catholique s'élevèrent en France, après la révolution de 1789, lord Southwell, qui avait longtemps habité une des provinces les plus dévouées à Dieu et au roi (l'Anjou), voyant les mauvais jours, des jours de proscription et de danger, commencer pour ses parents de France, leur offrit un tranquille asile chez lui. Plusieurs acceptèrent, et je n'ai pu oublier la petite colonie française que j'ai vue sous son toit hospitalier.

Nous y étions un jour de Noël. Dès la veille on avait mis au-dessus de la porte d'entrée des bouquets de houx bien verdoyants, avec leurs baies ressemblant à des perles de corail.

Dans le salon, le soir on avait chanté des *Glees*, pour célébrer Noël, que les Anglais appellent *Christmas* ; un des refrains que nous répétions tous en chœur, sur un air vif et gai, était, je m'en souviens toujours,

The merry, merry time,
The merry, merry time,
Bless the merry, merry Christmas time.

En France, dans la plupart de nos châteaux, les chapelles ne sont pas ce qu'il y a de plus soigné ; il n'en est pas de même en Angleterre parmi les catholiques ; eux ont pensé, comme David et Salomon, que le seigneur devait avoir une maison plus belle que la leur ; et nous pourrions citer plus d'un château où les chapelles ont un luxe presque royal ; à *Standen-Hall*, ce n'était pas comme à *Wardour-Castle*, chez lord Arundell, à *Lulworth-Castle*, appartenant à la famille Weld, ce n'était ni si magnifique ni si splendide, mais c'était encore fort digne et très-convenable ; l'autel, le tabernacle, les gradins, les flambeaux, étaient en bois d'acajou poli, avec des ornements dorés ; un épais tapis aux plus vives couleurs cou-